

Anne Boissier, University of Lorraine, France

DOI:10.17951/lsmll.2025.49.1.65-75

Valeur morale du souci du monde dans l'anthropologie yourcenarienne

Moral Value of the Care for the World in Yourcenar's Anthropology

RÉSUMÉ

Face au dilemme éthique qui oblige les hommes à choisir entre leur survie et l'épuisement des ressources qu'ils ont provoqué, mais qu'ils sont les seuls à pouvoir enrayer, Marguerite Yourcenar insiste sur la nécessité morale de juger, de faire un choix, d'établir une échelle de valeurs, une hiérarchie axiologique qui place l'homme au même rang que les autres créatures, qui privilégie les personnages les plus intenses, les plus lucides ou les plus héroïquement simples. La littérature se voit confier une mission éthique et conciliatrice : résister aux forces du chaos qui menace l'ordre du monde.

MOTS-CLÉS

être ; monde ; temps ; ordre ; responsabilité

ABSTRACT

Commenting on the ethical dilemma which forces humanity to choose between its survival and the extinction of all resources, an extinction that it has provoked, and yet that only itself can check. Marguerite Yourcenar stresses the moral necessity to judge, to establish an axiological hierarchy that would rank *homo sapiens* among all other creatures, one that would favour such characters who would be the most intense, the most lucid or the most heroically simple of all. An ethical and conciliatory mission is assigned to Literature: to resist the forces of chaos threatening the order of the world.

KEYWORDS

being; world; time; order; responsibility

Du *Jardin des Chimères* aux *Mémoires*, Marguerite Yourcenar, à l'instar de Thomas Mann, entend « scruter [...] l'immense complexité d'un monde qui débordera toujours les catégories humaines » (Yourcenar, 1991b/1962, p. 191). Du mot latin « *mundus* “parure”, choisi [...] à l'imitation du grec *κόσμος* [ordre] [...] », le monde comprend « l'univers ordonné, [...] formé par la Terre et les astres visibles, [...] [l]a société, [...] vivant sur la terre, et [l]a totalité [...] des

Anne Boissier, Department of French Language and Literature, Université de Lorraine, Boulevard Albert 1^{er}, 54 001 Nancy, anne.boissier54@orange.fr, <https://orcid.org/0009-0003-4086-0881>

concepts d'un même ordre, considérés comme un aspect de l'univers » (Rey, 1988, pp. 701–702). Le monde, défini comme « principe de totalité, sinon d'unité » (Blanckeman, 2017b, p. 375), n'est pas « seulement la somme des choses qui tombent [...] sous nos yeux, mais encore le lieu de leur [coexistence] » (Merleau-Ponty, 1964, p. 30). Né, pour Marguerite Yourcenar, d'une rupture avec « le chaos [qui] a précédé Zeus ou Saturne [...] [ou] Jéhovah » (Yourcenar, 1991b/1930, p. 1658), « le monde a existé avant l'homme, si bien que l'homme est au monde [...]. [C'est] un sujet voué au monde » (Merleau-Ponty, 1945, p. 378). Il ne suffit pas d'être « embarqué », comme le libertin aux yeux de Pascal, de « venir au monde » pour lui appartenir : le Christ proclame aux Pharisiens : « Je ne suis pas au monde » (*Jean*, 8 : 23). Rimbaud renchérit : « La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde » (Rimbaud, 1960, p. 116). Kafka souffre de ne pas appartenir au monde... Le rapport de l'être au monde pose question : l'être est-il fait pour le monde ou l'inverse ? Si l'injonction divine de la Genèse : « emplissez la terre et soumettez-la » (*Genèse*, I : 28), relayée par la conception cartésienne de l'homme capable de se rendre comme « maître[s] et possesseur[s] de la nature » (Descartes, 1637/1966, p. 168), entraîne « une certaine insouciance du monde dont l'usufruit aurait été accordé aux humains par leur créateur » (Kahn, 2021, p. 291), la vision anthropocentrique, ébranlée par Copernic et Galilée, se voit supplantée par l'approche écocentrique et géocentrique, amorcée par Marguerite Yourcenar, en 1942, dans *La Petite Sirène* qui « a représenté le partage des eaux entre [s] a vie d'avant 1940, centrée surtout sur l'humain, et celle d'après, où l'être humain est senti comme un objet qui bouge sur l'arrière-plan de tout » (Yourcenar, 1980, p. 200), « le passage de l'archéologie à la géologie, de la méditation sur l'homme à la méditation sur la terre » (Yourcenar, 1971, p. 146). « [L]es grands soucis écologiques [...] ont atteint[t] [Marguerite Yourcenar] dès [l]es années cinquante » (Yourcenar, 2002, p. 331) consistent à « conserver, [à] préserver ce qui nous a été confié et dont la vie sur Terre dépend » (Levet, 2022, p. 18), à « [n]e pas peser sur la terre » (Yourcenar, 2002, p. 219), à « préparer pour demain un monde plus propre et plus pur » (Yourcenar, 1980, p. 314). Mais le souci du monde se réduit-il au souci écologique ? Ne relève-t-il pas d'une visée éthique, d'un point de vue sur la vie, sur la place de l'être dans le flux du temps ? Relier le souci du monde au souci de l'être, l'ordre du monde à celui de l'État, n'est-ce pas le vœu d'Hadrien (Yourcenar, 1991a/1951, p. 371), celui de Rémo : « senti[r] le contraste entre la vie, divine par nature, et ce que l'homme, ou la société, qui n'est que l'homme au pluriel, en ont fait » ? (Yourcenar 1991b/1974, p. 874), la mission que donne Marguerite Yourcenar à l'écriture : résister aux forces du chaos qui menace l'ordre du monde ?

« De la globalisation à l'émiettement du monde » : telle est l'image qu'offre « Le premier XXI^e siècle » (Guehenno, 2021). Alors que Marx voulait changer le monde, Ponge le réparer, Cyrulnik « l'explorer [...] ou le hiérarchiser [...],

l'inventer, [le] colorer, l'organiser » (Cyrulnik, 2022, p. 259), alors que Max Weber parle du désenchantement du monde, Marguerite Yourcenar, dans un essai de 1938, oppose le banquier du *Changeur d'or*, peint par Holbein, au savant de *Melancholia* peint par Dürer : « celui pour qui le monde est un chiffre ne peut s'entendre avec celui pour qui l'univers est un problème » (Yourcenar, 1991b/1988, p. 1673). Le souci du monde dépend de la représentation qu'on en a, de la finalité qu'on se propose ; il implique une prise de conscience.

Marguerite Yourcenar, plus proche du savant de *Melancholia* que du *Changeur d'or*, reconnaît, comme Lévi-Strauss, que « le monde d'aujourd'hui [lui] déplaît profondément [...] [notamment] l'apathie, la lourdeur humaine [...] » (Yourcenar, 2002, p. 180). Elle les combat « en essayant de traiter [...] des problèmes qui nous concernent » (Yourcenar, 2002, p. 70) : les questions écologiques, « la confrontation de chacun de nous avec soi-même et avec Dieu [...], les [...] orientations de la science [...]. En étant attentifs à ces problèmes nous ne sauverons peut-être pas le monde, du moins n'ajouterons-nous pas au mal. [...] nous ne réformerons peut-être pas le monde, mais [...] au moins nous-mêmes [...] » (Yourcenar, 1980, p. 255). À ses yeux, « le problème social est plus important que le problème politique, et le problème moral plus important que le problème social » (p. 310).

Marguerite Yourcenar reconnaît que « les données du problème sont trop nombreuses pour qu'une réponse, quelle qu'elle soit, suffise à tout » (Yourcenar 1991b/1974, p. 875). Le souci du monde ne se réduit pas à leur résolution, il repose sur « [u]ne certaine qualité de regard » (Yourcenar, 1972, p. 172), il engage notre rapport au monde.

Dès le récit de sa naissance, dès la naissance de l'univers, la mémorialiste convoque trois instances – l'être, le monde, le temps –, nous invite à nous interroger sur l'origine, sur le lien entre l'individuel et le collectif, le singulier et l'universel, l'unité et la diversité. Le souci du monde implique un angle de vision, la recherche d'un ordre, la question d'un sens dicté par les valeurs et les enjeux : il s'agit de voir d'en haut, en surplomb, de prendre des distances, comme Honda chez Mishima, (Yourcenar, 1991b/1980, p. 231), comme Hadrien gravissant le mont Cassius et l'Etna (Yourcenar, 1991a/1951, pp. 428, 412) que Michel-Charles gravira plus tard (Yourcenar, 1991b/1977, p. 1037). Il s'agit de viser haut, d'un souci d'ascension spirituelle qui correspond, chez Marguerite Yourcenar, à « un souci passionné d'être chaque jour un peu meilleure qu'hier » (Yourcenar, 1991b/1988, p. 1366). Ce désir rejoint « [l]e *Souvenir pieux* de Fernande [...] [:] « Elle a toujours essayé de faire de son mieux [...] [et] rappelle la devise des Van Eyck, *Als ik kan*, que [sa fille a] toujours voulu faire [s]ienne » (Yourcenar 1991b/1974, pp. 741–742), que Marie et Jeanne ont adoptée (Yourcenar, 1991b/1988, pp. 1221, 1320). Marguerite Yourcenar définit la morale, « scienc[e] de la conduite humaine » pour Hadrien (Yourcenar, 1991a/1951, p. 311), comme « un compromis entre les instincts, les nécessités sociales, la mode et les croyances » (Yourcenar, 1991b/1932,

p. 1492) et recourt assez rarement au terme « éthique » qui « s’applique aux actions déterminant le chemin qu’il convient d’emprunter au service de [la] *vie bonne* » (Kahn, 2020, p. 22). Ce goût de l’élévation suppose une ouverture à la transcendance qui rejoint le dernier vœu de Fernande sur son lit de mort : « Si la petite a jamais envie de se faire religieuse, qu’on ne l’en empêche pas », vœu auquel sa fille prête allégeance : « Fernande tâchait d’entrebâiller [...] la seule porte [...] qui menât [...] vers la seule transcendance dont elle sût le nom. Il m’arrive de me dire que, tardivement, et à ma manière, je suis entrée en religion, et que le désir de Madame de C*** s’est réalisé [...] » (Yourcenar 1991b/1974, pp. 735–736).

Le souci du monde suppose « une capacité de participer qui est au fond religieuse, au vrai sens du mot, qui signifie “relier” [...] l’homme à tout ce qui a été, et sera, et non pas à une mode d’un jour » (Yourcenar, 1980, p. 39). Il s’agit d’élargir la vision du monde par le voyage ou la connaissance en découvrant les liens qui nous rattachent aux lieux, aux êtres dont « la généalogie [...] conduit d’abord à l’humilité, par le sentiment du peu que nous sommes [...], ensuite au vertige » (Yourcenar, 1991b/1977, p. 973), « [au] respect et [à] la curiosité de ces fragiles et complexes structures, posées comme sur pilotis à la surface de l’abîme [...] » (Yourcenar 1991b/1974, p. 806). Il s’agit de voir en insérant les êtres dans une vision cosmique car « c’est de la terre entière que nous sommes les légataires universels » (Yourcenar, 1991b/1977, pp. 973–974), comme l’étymologie du mot « homme » : *humus* en latin le rappelle. En évoquant, dans *Les Songes et les Sorts* (Yourcenar, 1991b/1938, p. 1540) et dans *Les Yeux ouverts* (Yourcenar, 1980, pp. 331–333) les souvenirs marquants de sa vie, Marguerite Yourcenar rassemble tous les règnes – végétal, animal, humain –, tous les lieux, toutes les époques, comme la plage de Heyst, en 1879 ou 1880 rapproche, de manière insolite, Octave traversé par Zénon, Fernande, Rémo et la narratrice qui accorde sa préférence à Zénon : « J’ai pour Rémo une brûlante estime. “L’oncle Octave” tantôt m’émeut et tantôt m’irrite. Mais j’aime Zénon comme un frère » (Yourcenar 1991b/1974, p. 880). En rapprochant les plages de Heyst, de Travemunde, de Scheveningue, « frontière[s] entre le fluide et le liquide, entre le sable et l’eau » (Yourcenar, 1991a/1968, p. 767), en faisant ricocher « les temps et les dates [...] comme le soleil sur les plaques et sur les grains de sable » (Yourcenar 1991b/1974, p. 880) : 1568 : Zénon ; 1872 : Rémo ; 1880 : Octave ; 1903 : Fernande ; 1968 : sa fille, Marguerite Yourcenar, aux yeux de Bruno Blanckeman, se situe « dans une sorte de transcendance d’elle-même et de la littérature, [...], se singularise par une écriture [...] qui est à elle-même sa propre origine [...], essaie de penser l’irrationnel d’un rapport au monde » (Blanckeman & Julien, 2022). Il ne s’agit pas seulement « d’engranger [...] une image du monde [...] » (Yourcenar, 1991b/1977, p. 1181), de « rejoindre » bribes, fragments, souvenirs (Yourcenar 1991b/1974, p. 708, Yourcenar 1991b/1988, pp. 1238–1272), mais de rapprocher naissance et mort,

création et destruction, de devenir, comme Zénon à Heyst, « cet Adam Cadmon des philosophes hermétiques, placé au cœur des choses, en qui s'élucide et se profère ce qui partout ailleurs est infus et imprononcé » (Yourcenar, 1991a/1968, p. 766).

En donnant à un personnage fictif, Zénon, le privilège d'être aimé comme un frère, de se voir tendre la main, d'assister à sa mort, en établissant une hiérarchie entre ses personnages, Marguerite Yourcenar introduit un ordre, formule un jugement. Contrairement au précepte de Matthieu : « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugé, car, du jugement dont vous jugez, on vous jugera et de la mesure dont vous mesurez on mesurera pour vous » (*Matthieu*, 7 : 1–2, pp. 1462–1463), contrairement au conseil de Jeanne : « Ne juge pas ; regarde le lac pur et l'eau tranquille où viennent aboutir les mille vagues qui balaient l'univers » (Yourcenar, 1991b/1983, p. 410), contrairement « au “Ne jugez pas” d'André Gide » (Yourcenar 1991b/1974, p. 855), Marguerite Yourcenar soutient l'injonction morale : « Juge, au contraire ; ne cesse pas, conscience infatigable, d'évaluer tes actions, tes pensées, et celles d'autrui [...]. Juge, pour ne pas être jugé le pire des êtres, le lâche esprit, paresseusement prêt à tout, qui se refuse à juger » (Yourcenar 1991b/1989, pp. 528–529).

De même que pour Nietzsche, « il n'y a pas [...] de morale qui ne soit la répercussion et la mise en œuvre de choix axiologiques fondamentaux, fixant la série et la hiérarchie des biens » (Wotling, 2000, p. 114, n. 1), Marguerite Yourcenar estime qu'« à notre époque de désespoir l'ambivalence n'est plus possible et nous sommes forcés [...] à rétablir une échelle des valeurs et à refaire un choix » (Yourcenar, 2011, p. 83).

Marguerite Yourcenar « établit [...] une [...] hiérarchie et classifie ses personnages d'après les vertus qu'[elle] admire le plus ou les défauts qu'[elle] déteste le plus en eux [...]. [S]es personnages préférés sont les plus intenses ou [...] les plus lucides, comme Hadrien et Zénon ou [...] les plus héroïquement simples » (Yourcenar, 1972, p. 73). « Le contact étroit avec le réel [...] [lui] paraît absolument essentiel » (Yourcenar, 1980, p. 59), l'incite à « voir face à face le monde tel qu'il est » (Yourcenar 1991b/1974, p. 856), à souhaiter « mourir en pleine connaissance » (Yourcenar, 1980, p. 330), comme Hadrien « tâch[e] d'entrer dans la mort les yeux ouverts » (Yourcenar, 1991a/1951, p. 515). Il s'agit de personnages qui parviennent à devenir eux-mêmes, à donner accès à « l'être », qui s'arrogent le droit de juger les hommes, de se forger une morale personnelle qui refuse tout angélisme, conformisme ou compromis.

C'est le cas d'Alexis qui, doté d'« une aptitude singulière à deviner les vices et les faiblesses cachés [...], [s]e conformant aux règles morales les plus strictes [...], [s]e [...] donn[e] [...] le droit de les juger [...] » (Yourcenar, 1991a/1929, p. 68) et qui « [n]’ayant pas su vivre selon la morale ordinaire, [...] tâche, du moins, d’être d’accord avec la [s]ienne » (Yourcenar 1991a/1929, p. 76). C'est le cas

d'Hadrien, être d'exception, solaire, avide de pouvoir pour « restaurer la paix [...] [et] pour être [lui]-même avant de mourir [...] » (Yourcenar, 1991a/1951, p. 353), considérant « la morale [comme] une convention privée [et] la décence [comme] une affaire publique » (Yourcenar, 1991a/1951, p. 367), sans « méprise(r) [...] les hommes [...], [tout en les sachant] vains, ignorants, avides, inquiets, capables de presque tout pour réussir, pour se faire valoir, [...] ou tout simplement pour éviter de souffrir » (Yourcenar, 1991a/1951, p. 317).

C'est le cas d'Octave et Rémo, qui, « présentés dans la perspective de la mort approchante [...], expérimentant la mort » (Yourcenar 1991b/1974, pp. 806–837) portent au paroxysme le souci du monde, non seulement « au sens qui traduit la prise en compte de la finitude » (Julien, 2014, p. 326), mais au sens le plus noble, celui qui prouve que « l'homme est le seul être qui ne se contente pas d'exister » (Yourcenar, 1991b/1934, p. 1685). Marguerite Yourcenar s'est intéressée à ses deux grands-oncles parce « qu'ils étaient des “intellectuels”, [...] des hommes qui ne s'occupaient pas seulement de leurs propres affaires, mais qui tâchaient de se faire une vue du monde [...] » (Yourcenar, 1999, p. 167), de donner à leurs écrits une portée qui « déborde pour ainsi dire leur propre personne et rejaillit sur leur temps » (Yourcenar 1991b/1974, p. 871), au point qu'à la phrase d'Octave : « Il a grandi son cœur jusqu'à engloutir le monde et à posséder Dieu » (Yourcenar 1991b/1974, p. 849) répond le vœu de Zénon que Marguerite Yourcenar fera graver sur sa tombe : « Plaise à Celui qui Est peut-être de dilater le cœur humain à la mesure de toute la vie » (Yourcenar, 1991a/1968, p. 564). À l'aspiration d'Octave de « sortir du temps » (Yourcenar 1991b/1974, p. 849) « mer agitée où flottent les formes » (Yourcenar 1991b/1974, p. 866), répond, mot pour mot, la phrase d'*Archives du Nord* : « elle tentera [...] de sortir [...] [du] temps, [...] surface agitée sous laquelle se cach[e] l'océan immobile [...] » (Yourcenar, 1991b/1977, p. 1181). Marguerite Yourcenar réagit avec empathie à l'angoisse éprouvée par Octave au Colisée, à la pensée du martyr des Chrétiens comme à la mélancolie qu'il éprouve en songeant « aux inconnus [...] qu'il lui sera à jamais impossible de rencontrer » (Yourcenar 1991b/1974, p. 877) : « [l]'historien-poète et le romancier que j'ai essayé d'être battent en brèche cette impossibilité. Octave n'en a pas tant fait, mais j'aime en lui ce geste qui tend les bras » (Yourcenar 1991b/1974, p. 877).

Pourtant, lors de la rencontre de Heyst, Marguerite Yourcenar affirme que c'est Zénon qui « exprime [s]a pensée, bien souvent plus qu'Octave Pirmez » (Yourcenar, 2002, p. 168). Or, c'est la lucidité qui pousse Zénon à renoncer à passer en Angleterre ou en Zélande, à préférer, contrairement à Octave « [l]e flot et sa violence [...], la courbe pure de chaque coquillage compos[ant] pour lui un monde mathématique et parfait qui compense celui atroce, où il doit vivre. [...] dégoûté par la bassesse, le double jeu, et l'épaisse bêtise des êtres qui se proposent pour faciliter sa fuite » (Yourcenar 1991b/1974, pp. 878–879). Il choisit « [u]ne

morale du départ, une morale de la liberté » (Yourcenar, 2002, p. 261), une morale de l'action, car, en poursuivant « sa route jusqu'au bout [...] parmi les hommes [...], [il estime qu'] [i]l fallait se garer d'eux, mais aussi continuer à en recevoir des services et à leur en rendre » (Yourcenar, 1991a/1968, pp. 767–768).

Les quinze ans qui séparent *Mémoires d'Hadrien* et *L'Œuvre au Noir*, commencée en « 1956 [...] : Suez, Budapest, l'Algérie » (Yourcenar, 1980, p. 170) expliquent le durcissement du jugement de Zénon sur l'homme dont il faisait l'éloge dans *La Conversation à Innsbruck* (Yourcenar, 1991a/1968, p. 653). Si l'une de ses *Prophéties grotesques* lance un appel à l'Apocalypse : « Ô bête cruelle ! Rien ne restera sur terre, sous terre ou dans l'eau qui ne soit persécuté, gâté ou détruit... [...] », le philosophe qu'il incarne « dit plus posément [...] : L'homme est une entreprise qui a contre elle le temps, la nécessité, la fortune et l'imbécile et toujours croissante primauté du nombre [...]. Les hommes tueront l'homme » (Yourcenar, 1991a/1968, p. 817). Ce jugement n'empêche pas Zénon de soigner les malades de la peste au péril de sa vie, car « l'objet [de l'éthique médicale] – une personne et son corps – n'est pas public. La terre et la mer, en revanche, appartiennent à tout le monde, elles sont un bien commun » (Kahn, 2021, p. 302).

Marguerite Yourcenar, dans *La Nuit des temps*, partage le jugement de Zénon lorsqu'elle présente l'homme : « Le prédateur roi, le bûcheron des bêtes et l'assassin des arbres [...], l'homme-loup, l'homme-renard, l'homme-castor [...]. L'homme avec ses pouvoirs qui [...] constituent une anomalie dans l'ensemble des choses, avec son don redoutable d'aller plus avant dans le bien et le mal que le reste des espèces vivantes [...], avec son horrible et sublime faculté de choix » (Yourcenar, 1991b/1977, pp. 957–958). Cette sombre vision de l'homme, partagée par Hobbes et par Axel Kahn, se trouve confirmée par les exactions menées contre « la terre, tuée par l'industrie comme par les effets d'une guerre d'attrition, [entraînant] la mort de l'eau et de l'air [...] à Flémalle [...], Pittsburgh, Sydney ou Tokyo » (Yourcenar 1991b/1974, p. 764), par le constat, formulé en 1956, à Bruxelles : « La brutalité, l'avidité, l'indifférence aux maux d'autrui, la folie et la bêtise régnaient plus que jamais sur le monde, multipliées par la prolifération de l'espèce humaine, et munies pour la première fois des outils de la destruction finale » (Yourcenar 1991b/1974, p. 738).

Il ne s'agit pas d'un jugement figé, définitif, d'une condamnation sans appel de l'homme, puisque, dans *Un homme obscur*, considéré par Marguerite Yourcenar « comme une sorte de testament » (Yourcenar, 2002, p. 324), Nathanaël, sensible à « la souplesse et aux ressources de l'être humain, si pareil à la plante qui cherche le soleil ou l'eau et se nourrit tant bien que mal des sols où le vent l'a semée », témoigne de la bienveillance à l'égard de ses semblables qui « tous communiaient dans l'infortune et la douceur d'exister [...] pens[e] [...] qu'il eût été mal de ne pas s'absorber exclusivement dans la lecture du monde qu'il avait [...] pour si peu

de temps sous les yeux et qui [...] lui était échu en lot » (Yourcenar, 1991a/1982, pp. 1034–1036).

Par sa bonté, sa simplicité, son humilité, son silence, Marguerite Yourcenar rapproche Nathanaël de trois hommes relevant d'une intégrité sans faille : l'abbé Lemire, Albert 1^{er}, roi des Belges, Richard Byrd (Yourcenar, 1991b/1988, p. 1401). Ces valeurs morales se voient bafouées au sein de la famille, considérée comme un milieu clos (Yourcenar, 1980, p. 218). Par les valeurs qu'ils défendent : liberté, largeur d'esprit, refus du particularisme, anticonformisme, Michel et sa fille se détachent de leur milieu d'origine, « de ce monde paysan [...] au moins aussi étroit que la petite bourgeoisie des villes » (Yourcenar, 1991b/1988, p. 1194), de la longue série d'ascendants pieux, corrects, bien-pensants, enfermés dans leur XIX^e siècle, « où *avoir* a pris le pas sur *être* » (Yourcenar, 1991b/1977, p. 1060), où « [l]es mœurs comptent plus que les lois, et les conventions plus que les mœurs » (Yourcenar, 1991b, p. 1196), ce qui se vérifie de nos jours.

La civilisation n'échappe pas à la critique : « Où qu'on aille, le mensonge règne. La forme qu'il prend au XX^e siècle est [...] celle de l'imposture ; celle du XIX^e siècle [...] a été l'hypocrisie » (Yourcenar 1991b/1988, p. 860). Yourcenar trouve qu'Octave a le mérite de « parler de la précarité de la civilisation [...], à une époque où les élites se gorgeaient de progrès matériel [...] et se berçaient de l'illusion d'un progrès moral » (Yourcenar 1991b/1974, p. 855), dénonce « ce passage d'une existence précaire de bêtes des champs à une existence d'insectes s'agitant dans leur termitière » (Yourcenar 1991b/1974, p. 765).

En voyant, dans « les chaotiques aventures de l'*Histoire auguste* se prolongeant jusqu'à nos jours, jusqu'à Hitler [...] ou [...] Mussolini [...] [la mise en cause de la] condition de l'homme lui-même, [de] la notion même de la politique et de l'État, [...] cette masse [...] de leçons mal apprises, d'expériences mal faites, d'erreurs [...] jamais évitées [...] » (Yourcenar, 1991b/1962, p. 20), Marguerite Yourcenar n'attribue pas la décadence à la seule faillite des valeurs morales de l'empire romain, mais à « une certaine bassesse, une certaine inertie, un certain abaissement [...] de l'esprit public et de la culture » (Yourcenar, 2007, p. 323), à la démesure, l'excès, le désordre, l'absence de « diversité dans l'unité » (Yourcenar, 1991a/1951, p. 379) qui était le but impérial d'Hadrien. Du Risorgimento à « Hitler vociférant à Naples », l'histoire de l'Italie, visitée par Michel Charles, inspire la même vision de chaos, accentuée par les effets de l'industrialisation qui atteignent Venise, Florence et transforment les zones urbaines en « termitières humaines » (Yourcenar, 1991b/1977, p. 1036).

Dans ces procès, le jugement de Marguerite Yourcenar, le discours auctorial prévaut et repose sur « une axiologie philosophique – le refus de toute forme d'anthropocentrisme érigeant l'homme maître du monde – et morale – la dénonciation des actes de nuisance humains perpétrés contre la nature [...] » (Blanckeman, 2017a, p. 54).

Il est frappant de découvrir que la hiérarchie axiologique se déploie sous la forme de trois termes dont l'ordre marque l'importance : « être, essence et substance » (Yourcenar, 1991b/1977, p. 1179), – être, personnage, individu –, « [l']âme, l'esprit, le corps » (Yourcenar, 1991a/1968, p. 852), – Jeanne, Marie, Fernande (Yourcenar, 1991b/1988, p. 1402) –, le problème moral, social, politique (Yourcenar, 1980, p. 310) –, les conventions, les mœurs, les lois (Yourcenar, 1991b/1988, p. 1196) –, le groupe, la *gens*, la famille (Yourcenar, 1991b/1977, p. 974) –, le temps absolu, le temps relatif, le temps vécu –, bref : – l'être, le monde, le temps –, triade qui sous-tend l'incipit des *Mémoires* où le récit « subsume [...] la situation historique dans l'approche anthropologique, l'approche anthropologique dans la spéculation ontologique [...] » (Blanckeman, 2017a, p. 55). C'est dire que la hiérarchie axiologique se déploie sous forme d'une triade qui fonde la pensée de Marguerite Yourcenar, comme « les trois ordres » fondent la pensée de Pascal (Compagnon, 2020, p. 131).

Dans la Conférence de Québec, le 30 septembre 1987, Marguerite Yourcenar insiste sur la nécessité d'une prise de conscience et de responsabilité inscrite dans le quotidien, seul moyen de sauver notre âme. Sans adopter la thèse de James Lovelock pour lequel la terre (Gaïa) est la seule réalité qui vaille la peine d'être défendue, thèse dont la « faiblesse philosophique est que l'adversaire qu'il se désigne et verrait bien détruit est aussi le seul à pouvoir penser Gaïa et la valeur de la nature » (Kahn, 2021, p. 304), elle introduit la dimension historique – celle du temps – et la dimension humaniste – « l'idée d'une philosophie basée sur l'importance et la dignité de l'être humain, sur ce que Shakespeare appelle les facultés infinies de ce chef-d'œuvre qu'est l'homme [...], parcelle et [...] réfraction du tout » (Yourcenar, 1991b/1962, p. 193). C'est en poursuivant « son grand dessein [...] fondamentalement axiologique que Yourcenar peut en transposer les valeurs dans le temps présent » (Chehab, 2021, p. 32), lier, chez l'homme, le souci du monde à une exigence éthique, celle de prendre soin de ce qui est confié à sa garde, en se fixant des limites, en refusant de jouer la nature contre la culture, le présent contre le passé, le progrès contre la décadence.

Cette mission est confiée à l'écriture : faire jaillir, pour Belmonte, « le chaos sous l'ordre, puis l'ordre sous le chaos » (Yourcenar, 1991a/1982, p. 1012), déceler, sous les yeux de Clément Roux, sous « un désordre apparent [...] un ordre inéluctable » (Yourcenar, 1991a/[1934]1959, p. 262), rendre « au chaos les apparences de l'ordre » (Yourcenar 1991b/1974, p. 722), comme les femmes, à la naissance de Marguerite Yourcenar, « être un espace où penser l'ordre du monde et peser le sens de l'humain, à même la confrontation avec ce qui les nie, dans la conscience des phénomènes d'entropie, mais aussi dans la totalité postulée d'un ordre d'ensemble [...] » (Blanckeman, 2017b, p. 377).

L'enfer, dit-on, est pavé de bonnes intentions. Le souci du monde, preuve de lucidité et d'ouverture, n'est pas forcément le gage d'une orientation morale.

Il peut rester au stade de la bonne conscience : est-ce la conscience de notre responsabilité face à l'avenir du monde ou celle de notre responsabilité face à l'avenir de l'être, ou celle de leur interdépendance ? Le souci du monde n'a de portée axiologique que s'il rejoint une quête de sens, une préoccupation morale, s'il est en accord avec les valeurs qui fondent une civilisation, qui fédèrent une société, s'il est confronté aux dangers que font peser les hommes sur la nature, au dilemme éthique qui les oblige à choisir entre les exigences de leur survie et les menaces de l'épuisement des ressources. Marguerite Yourcenar ne tombe jamais dans le moralisme. Les personnages de ses romans sont mesurés à l'aune d'une morale singulière, ouverte, inédite, qui n'est jamais figée, alors que les hommes sont mesurés à l'aune d'une doxa, d'une morale commune, le citoyen à son « empreinte carbone », les pays à « la diffusion des gaz à effet de serre », à l'heure de « l'après littérature » où « le souci de l'être se dit [...] dans la langue de l'oubli de l'être » (Finkielkraut, 2021, p. 169). Mais l'homme a-t-il une responsabilité éthique concernant des actes qu'il n'a pas favorisés ou qu'il n'a pas été en mesure d'empêcher ? À l'époque « d'une Renaissance désabusée », celle de Julien de Médicis, a fortiori à la nôtre, Marguerite Yourcenar estime que « la dignité de l'homme consiste à tenir le coup dans le désastre » (Yourcenar, 1980, p. 169). Le malheur des temps n'a pas empêché d'Aubigné d'éprouver « un sentiment presque religieux de la beauté du monde, une sympathie [...] pour les travailleurs de la glèbe, et même une sorte de tendresse [...] pour les bêtes » (Yourcenar, 1991b/1962, p. 27). Le souci du monde, chez Pindare, correspond à

cette tranquille imprégnation de la vie tout entière par la légende et le rite, obtenue aussi en leurs beaux jours par le catholicisme italien, par l'hindouisme, et par le Japon du Shinto. Monde harmonieux où l'accord entre l'effort humain et la loi divine, entre le réel et le mythe, n'est pas encore tout à fait brisé, et où l'on peut encore croire que les forces claires équilibrent au moins les puissances sombres. (Yourcenar, 1979, p. 152)

Références

- Bible de Jérusalem*. (2000). Desclée de Brouwer.
- Blanckeman, B. (2017a). Archives du Nord. In B. Blanckeman (Ed.), *Dictionnaire Marguerite Yourcenar* (pp. 54–57). Honoré Champion.
- Blanckeman, B. (2017b). Monde. In B. Blanckeman, (Ed.), *Dictionnaire Marguerite Yourcenar* (pp. 375–377). Honoré Champion.
- Blanckeman, B., & Julien A.-Y. (2022). *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar, propos recueillis par Mathias Énard, France-Culture.fr, 15 août 2022.
- Chehab, M. (2021). « Ne faites pas que passer. Hommage à Maurice Delacroix. *SIEY*, 42, 29–33.
- Compagnon, A. (2020). *Un été avec Pascal*. Équateurs/France-Inter.
- Cyrulnik, B. (2022). *Le laboureur et les mangeurs de vent*. Odile Jacob.
- Descartes, R. (1966). *Discours de la Méthode*. Gallimard. (Original work published 1637)
- Finkielkraut, A. (2021). *L'après littérature*. Stock.
- Guehenno, J.-M. (2021). *Le premier XXI^e siècle. De la globalisation à l'émiettement du monde*. Flammarion.
- Julien, A.-Y. (2014). *Marguerite Yourcenar et le souci de soi*. Hermann Éditeurs.

- Kahn, A. (2020). *L'éthique est une boussole*. Éditions de l'Aube.
- Kahn, A. (2021). *Et le Bien dans tout ça ?* Stock.
- Levet, B. (2022, janvier 12). *L'Écologie ou l'ivresse de la table rase*. Le Figaro.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *Le Visible et l'invisible*. Gallimard.
- Rey, A. (Ed.). (1988). Monde. In *Dictionnaire historique de la langue française* (pp. 701–702). Éditions Le Robert.
- Rimbaud, A. (1960). *Une Saison en enfer*. Gallimard.
- Wotling, P. (2000). *Traduction et édition critique de Frédéric Nietzsche. Éléments pour la Généalogie de la morale*. Librairie Générale Française.
- Yourcenar, M. (1971). *Théâtre I*. Gallimard.
- Yourcenar, M. (1972). *Patrick de Rosbo. Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*. Mercure de France.
- Yourcenar, M. (1979). *La Couronne et la Lyre. Poèmes traduits du grec*. Gallimard.
- Yourcenar, M. (1980). *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*. Le Centurion.
- Yourcenar, M. (1991a). *Alexis ou le traité du vain combat*. In M. Yourcenar, *Œuvres romanesques* (pp. 1–76). Gallimard. (Original work published 1929)
- Yourcenar, M. (1991a). *Denier du rêve*. In M. Yourcenar, *Œuvres romanesques* (pp. 159–284). Gallimard. (Original work published [1934] 1959)
- Yourcenar, M. (1991a). *Mémoires d'Hadrien*. In M. Yourcenar, *Œuvres romanesques* (pp. 285–555). Gallimard. (Original work published 1951)
- Yourcenar, M. (1991a). *L'Œuvre au Noir*. In Yourcenar, M. *Œuvres romanesques* (pp. 557–877). Gallimard. (Original work published 1968)
- Yourcenar, M. (1991a). *Un homme obscur*. In M. Yourcenar, *Œuvres romanesques* (pp. 943–1071). Gallimard. (Original work published 1982)
- Yourcenar, M. (1991b). *La symphonie héroïque*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 1656–1667). Gallimard. (Original work published 1930)
- Yourcenar, M. (1991b). *Pindare*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 1437–1524). Gallimard. (Original work published 1932)
- Yourcenar, M. (1991b). *Essai de généalogie du Saint*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 1678–1688). Gallimard. (Original work published 1934)
- Yourcenar, M. (1991b). *Les Songes et les sorts*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 1525–1645). Gallimard. (Original work published 1938)
- Yourcenar, M. (1991b). *Sous bénéfice d'inventaire*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 3–194). Gallimard. (Original work published 1962)
- Yourcenar, M. (1991b). *Souvenirs pieux*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 705–949). Gallimard. (Original work published 1974)
- Yourcenar, M. (1991b). *Archives du Nord*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires*. (pp. 95–1184). Gallimard. (Original work published 1977)
- Yourcenar, M. (1991b). *Le Temps, ce grand sculpteur*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 273–423). Gallimard. (Original work published 1983)
- Yourcenar, M. (1991b). *Quoi ? L'Éternité*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 1185–1433). Gallimard. (Original work published 1988)
- Yourcenar, M. (1991b). *En pèlerin et en étranger*. In M. Yourcenar, *Essais et Mémoires* (pp. 42–593). Gallimard. (Original work published 1989)
- Yourcenar, M. (1999). Sur l'île du Mont-Désert. In M. Yourcenar, *Entretiens avec des Belges* (pp. 133–182). CIDMY.
- Yourcenar, M. (2002). *Portrait d'une voix. Vingt-trois entretiens (1952–1987)*. Gallimard.
- Yourcenar, M. (2007). *Une volonté sans fléchissement. Correspondance 1957–1960*. Gallimard.
- Yourcenar, M. (2011). *Persévérer dans l'être. Correspondance 1961–1963* (J. Brami & R. Poignault, Eds.). Gallimard.